

Amour et sexualité : une semaine à Dakar pour tout se dire

« Le Monde Afrique » réunit huit jeunes Africains, garçons et filles, pour raconter leurs espoirs et leurs difficultés

DAKAR - correspondance

On n'est pas sérieux quand on a 17 ans/Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.»

Ces célébrissimes vers d'Arthur Rimbaud, ode à l'amour et à l'insouciance adolescente, pourraient-ils s'adapter à l'Afrique contemporaine ? Sur le plus jeune continent du monde, où la moitié de la population a moins de 18 ans, les défis que doit affronter la jeunesse sont nombreux. Taux de scolarisation étiés, difficulté d'accès à l'éducation sexuelle et à la contraception, chômage, mariages précoces, mortalité maternelle et infantile, violences de genre et excision sont autant de barrières à l'épanouissement des adolescents africains, tant dans leurs relations sentimentales que leur parcours personnel.

Selon les chiffres du Fonds des Nations unies pour la population et de l'Unicef, 43 % des filles sont mariées avant l'âge de 15 ans, et 52 % d'entre elles ont eu des rapports sexuels au même âge, dont 95 % sans méthodes contraceptives ni même, bien souvent, sans préservatifs. En Afrique de l'Ouest et centrale, en 2015, ce sont 25 000 adolescentes de 15 à 19 ans qui ont été infectées par le VIH, contre 11 000 garçons du même âge.

Si près de la moitié des habitants d'Afrique subsaharienne vivent en dessous du seuil international de pauvreté, établi à 1,90 dollar (1,68 euro) par jour, les jeunes sont les plus vulnérables : de 56 % à 95 % des enfants de 5 à 17 ans sont privés d'au moins l'un des cinq éléments suivants : éducation, information, eau, assainissement et logement. Le tableau paraît très sombre, dégradant même, mais l'est-il autant que l'indiquent les statistiques

anxiogènes de l'ONU et des ONG occidentales ?

Comment le savoir, si ce n'est en s'adressant à cette jeunesse ? Comment rendre compte de la pluralité des réalités africaines si ce n'est en donnant la parole aux premiers concernés ? Pour savoir ce qui tracasse ces jeunes, comprendre les soucis qui les habitent et entendre leurs questions, leurs émotions, leurs combats.

Reportages, enquêtes, vidéos...

C'est ce que « Le Monde Afrique » se propose de faire au cours d'une série inédite qui sera publiée courant décembre et réalisée en partenariat avec le Fonds français Muskoka. Nous avons sélectionné huit jeunes chroniqueurs, quatre garçons et quatre filles, dans les huit pays d'Afrique de l'Ouest et centrale où le Fonds Muskoka mène des actions de sensibilisation sur la santé sexuelle et reproductive : Bénin, Côte d'Ivoire, Guinée, Mali, Niger, Sénégal, Tchad et Togo. Tous repérés grâce à un blog, à une vidéo ou à des textes qui témoignent de leurs personnalités singulières.

« Le Monde Afrique » réunit à Dakar ces huit jeunes gens pendant une semaine pour dialoguer, débattre, nous raconter leurs rêves et les obstacles qu'ils rencontrent pour les réaliser dans des environnements culturels et religieux très divers. Ce sera d'abord un travail sur soi. Une façon de confronter ses similarités comme ses différences sur des sujets parfois clivants. Avec eux, nous essaierons de cartographier une mosaïque de l'amour faite de peines et d'élans.

La diversité de leurs profils fera écho à la pluralité de leurs modes d'expression : reportage, enquête, texte introspectif, infographie, vidéo, poème... Chacun usera de la forme qui lui convient.

Ainsi ferons-nous la connaissance de Judith Gnamey, 26 ans,

Togolaise expatriée à Harbin, en Chine, cette « ville de glace » située aux confins de la Mandchourie, où elle prépare un doctorat en biochimie. Passionnée d'écriture, elle comparera les relations amoureuses entre son pays natal et son pays d'adoption. Car, dans la « Moscou d'Orient », sa « différence » attise la curiosité mais provoque aussi, parfois, des situations de harcèlement. Et il n'est pas rare que, sans demander, un passant glisse la main dans sa chevelure crépue.

Mohamed Keita, assistant-réalisateur sénégalais-guinéen de 25 ans au parcours étonnant, nous fera découvrir ses créations vidéo. Après avoir dû fuir à 9 ans sa maison d'Abidjan lors de la crise ivoirienne de 2003, il s'est réfugié à Dakar, où il est devenu acteur dans une série télé diffusée par les chaînes A + et TV5. Il y joue un jeune footballeur pris dans les tourments d'une sexualité naissante et travaillé par son désir de migrer. Un personnage ancré dans sa génération. Mohamed ne compte plus ses amis partis pour l'Europe, ses camarades tombées enceintes au lycée ou ses cousines victimes d'excision. Il utilise la fiction pour contrer, devant des milliers de téléspectateurs, ces fléaux bien réels et encore tabous.

Aminata Adama Keita, talentueuse poétesse malienne de 20 ans, tombée dans les vers par amour au lycée, ne les quitte plus depuis. Dès les premières strophes romantiques, ses textes sont engagés. Chômage des jeunes, mariage forcé, misère sexuelle sont des thèmes qu'elle aborde avec finesse et sensibilité. Musulmane très pratiquante, voilée, elle admire le raffinement des auteurs classiques français. En particulier celui d'Alexandre Dumas fils, dont le regard acéré sur la bonne société française du XIX^e siècle de La

Dame aux camélias l'a inspirée pour décrire les troubles de la jeunesse malienne durant la guerre de 2012-2013. En 2015, elle a même été déclarée championne nationale de poésie du Mali.

Moukhtar Ben Ali, Tchadien de 26 ans, témoignera de la façon dont l'informatique a changé sa perception de la relation amoureuse. Tombé dans les circuits imprimés lorsqu'il était tout petit, cet étudiant en comptabilité doit sa réussite scolaire à ses parents. Des esprits ouverts qui ont insisté pour qu'il ait une éducation malgré son environnement riche, un bidonville de N'Djamena au faible taux de scolarisation. Il fait partie de WenakLabs, un club de passionnés d'écriture et de bidouillage numérique. C'est en regardant la série américaine *24 heures chrono* qu'il est devenu geek, comme il aime à se présenter. C'était la première fois qu'il voyait des informaticiens jouer un rôle prépondérant dans la traque de terroristes. Ses compétences, il les mettrait bien au service de la lutte contre les djihadistes du Sahel.

Hadja Idrissa Bah, jeune Guinéenne de 19 ans, engagée dès 13 ans dans la vie politique de son pays avec la détermination d'une grande, partagera son expérience de lutte contre les mariages forcés, les viols conjugaux et les mutilations génitales, et son ambition pour les filles et les femmes de Guinée.

Ces profils et d'autres dessineront le portrait d'une Afrique vive, positive, talentueuse, curieuse qui, nous l'espérons, renversera les clichés misérabilistes auxquels elle est trop souvent cantonnée. D'ici à la fin du XXI^e siècle, presque la moitié des jeunes du monde seront africains. Une jeunesse puissante qui œuvre à rétablir son droit à l'insouciance et au bonheur. ■

MATTEO MAILLARD

Le Fonds français Muskoka

Muskoka est le nom d'un district situé au Canada, où le sommet du G8 s'est réuni en 2010. Ce financement français a été créé pour parer à l'urgence des objectifs 4 et 5 du millénaire pour le développement, dont le but est de « réduire la mortalité infantile » et d'« améliorer la santé maternelle ». Le fonds s'élève à 530 millions d'euros, versés à quatre agences onusiennes

partenaires – l'OMS, l'ONU Femmes, le Fonds des Nations unies pour la population et l'Unicef – et soutient les actions menées sur ces problématiques, élargies à la santé sexuelle et reproductive dans huit pays d'Afrique de l'Ouest et centrale. Le Fonds français Muskoka est partenaire de la journée de débats « Celles qui font avancer l'Afrique : nouveaux combats, nouveaux militantismes ? », organisée mercredi 28 novembre, par « Le Monde Afrique », au Musée du quai Branly-Jacques Chirac, à Paris.

« La pauvreté favorise le mariage des enfants »

Post de blog du Béninois Glory Cyriaque Hossou, 25 ans

« Les causes du mariage forcé des enfants sont multiples. Elles vont du respect de la tradition à la préservation de l'honneur de la famille, mais aussi à une tentative d'échapper à la pauvreté.

L'étude sur le comportement, les attitudes et les pratiques autour de la violence et des abus, et notamment du mariage des enfants, menée par le ministère chargé des affaires sociales avec le soutien de l'Unicef Bénin en 2015, a révélé que le mariage des enfants est une pratique communément admise par tous et dans tout le pays.

Pour perpétuer la tradition et rester fidèles aux coutumes locales, dans certaines zones du Bénin, les jeunes filles sont données en ma-

riage sans leur consentement dès leurs premières menstrues. Cette pratique a pour but de renforcer la cohésion au sein de la communauté, mais aussi de préserver l'« honneur » des familles. Les jeunes filles sont mariées tôt afin d'éviter les grossesses hors mariage. Mais

la cause commune à tous les pays d'Afrique de l'Ouest soumis à ce fléau est la pauvreté. Le sous-développement qui caractérise le Bénin et le fait qu'un Béninois vit avec moins de 1 dollar par jour (voire beaucoup moins, surtout dans les régions reculées du pays) favorisent fortement le maintien de la pratique du

mariage forcé.

Nombreux sont celles et ceux qui considèrent que donner son enfant en mariage est un bon moyen de faire entrer de l'argent au sein de la famille et de réduire les charges du foyer. Une jeune fille est donc un gage de prospérité, qu'il faut donner au plus offrant.

Le faible niveau d'instruction des parents, les inégalités de genre, l'impunité accordée à ceux qui font acte de violence sur les enfants sont également des causes indirectes mais non négligeables qui entretiennent et perpétuent le mariage forcé des enfants. » ■

« J'ai quatre hommes dans ma vie »

Extrait d'un poème de la Togolaise Judith Gnamey, 26 ans

« J'en ai marre, / De toutes ces musiques / Qui me désignent comme facile / De toutes ces voix qui m'accusent, / Qui me disent pas sérieuse / Oui, j'ai quatre hommes dans ma vie / Ne me le reprochez pas / Que puis-je faire ? / Je suis grande maintenant / Mon âge ne s'écrit plus avec la dizaine / Est-ce ma faute si mes parents me laissent sans le sou ? / De toute façon, ils n'ont presque rien / Ne me traitez pas de paresseuse, / Je sais me débrouiller / Je sais travailler / Mais mon école est si exigeante / Qu'il

faut que je m'y consacre à plein temps / Voilà pourquoi je sors avec ce monsieur si âgé, / Il a 57 ans, dix ans de plus que mon père / Mais il faut bien que je paie mes études, / Je veux devenir "quelqu'un demain" / Dans ma famille, c'est chacun pour soi.

Et même cet oncle qui a dit m'aider à vouloir que je couche avec lui / Je préfère encore mon "tonton" de 57 ans à l'inceste !

Samuel, lui, je l'aime / Mon cœur bat pour lui, / Mais il se fout bien de moi, / Je sais que

nous sommes trois filles dans sa vie

Mais je l'aime / Il a arrêté ses études, / Dans mon quartier, on dit qu'il est "voyou"

Mais moi, je l'aime / Et au lit, on se comprend si bien / Mais faut aussi que je me sente aimée, Désirée,

Voilà pourquoi je sors avec David / Il m'aime, il m'adore / Mais il est aussi sans le sou que moi / Avec David, je me sens aimée et j'ose croire, / Encore, que quelque part dans ce monde,

Existe l'amour... » ■

« Quand la femme gagne plus que son homme »

Projet d'article du Nigérien Mounkaila Issaka, 25 ans

« Lorsque le sujet du choix de la conjointe est abordé, certains critères font souvent l'unanimité au Niger : elle se doit d'être belle, de préférence de peau claire mais aussi de bonne famille, entendez par là de bonne moralité.

Puis viennent les questions qui divisent : « Épouseriez-vous une femme plus instruite que vous ? Accepteriez-vous que votre femme gagne plus que vous ? »

Deux camps s'opposent alors. D'une part, les plus conservateurs – souvent les plus nombreux –, adeptes du patriarcat, qui se scindent eux-mêmes en deux : ceux qui préfèrent que leur femme

reste à la maison pour s'occuper du foyer et ceux qui, dans l'absolu, ne sont pas contre le fait que la femme s'occupe, du moment qu'elle n'enrange pas assez pour menacer leur autorité.

Une femme qui gagne plus que son mari ôte à ce dernier ce qui fait de lui un homme. L'argent,

c'est le pouvoir. Dans un pays où le smig [salaire minimum interprofessionnel garanti] est de 30 047 francs CFA (60 dollars [53 euros]), ce fait est d'autant plus flagrant.

D'autre part, il y a ceux qui sont plus libéraux, pour qui le fait que la femme travaille

n'est pas en soi un problème. Pour eux, cela fait un poids moyen, madame pourra se débrouiller pour acheter elle-même ses fameux « uniformes de mariage » (au Niger, à chaque mariage, les femmes cotisent pour qu'on leur couse des tenues spéciales, souvent hors de prix, ce qui agace les hommes qui doivent alors décaisser pour satisfaire ces demoiselles) et autres dépenses jugées frivoles.

Ils restent tout de même d'avis qu'idéalement l'homme doit être le pilier de son foyer et, par conséquent, gagner bien plus que sa femme. » ■

« Je suis tes traces très chère sœur »

Lettre-poème de la Malienne Aminata Adama Keita, 20 ans

« Je suis tes traces très chère sœur
Merci de m'inspirer à être une future leader
comme toi.
Je me rappelle encore tes conseils,
il y a quelques mois, tu me disais que
je suis une dame en devenir
Et que je dois impérativement éviter le langage
SMS, éviter de violer les mots comme
je le faisais, lire beaucoup de livres, écrire
M'engager bénévolement pour des causes
nobles.
Lire sur l'histoire du Mali, de l'Afrique, manger
sain, lire les journaux, m'informer de ce
qui se passe autour de moi et m'habiller

élégamment. lol
Tes conseils ont porté fruit.
Je suis fière, chanceuse et heureuse de t'avoir
comme sœur.
Je t'aime
Ma plume consommée de joie en ce jour
Se veut témoin vivant
De l'insondable amour
Qui nous a toujours unies
Tu as constamment été pour moi source
d'inspiration
Tes soutiens et encouragements furent
des escaliers
Qui m'ont menée au sommet de l'estime

publique.
Tu es savoir, amour, courage et modestie.
Je t'aime d'un amour profond et perpétuel
Reçois sœur, mes meilleurs vœux de santé,
prospérité, succès sur le sentier de cette
nouvelle année qui s'ouvre à toi.
Je m'appelle Aminata Adama Keita
Prime abord, je suis panafricaine avant
d'être malienne.
L'Afrique est ma maison et le Mali
mon salon
Je m'engage donc solennellement pour
le développement de l'Afrique, singulièrement
de mon pays. » ■

Hadja drissa Bah, une jeunesse contre les violences faites aux femmes

A 19 ans, la jeune Guinéenne est déjà une militante chevronnée engagée dans plusieurs combats depuis sa prime adolescence

DAKAR - correspondance

C'est un foulard écarlate qui coiffe sa collègue au milieu de la foule. « Les filles et les femmes sont victimes. C'est notre journée ! Nous appelons les autorités à répondre de leurs responsabilités », martèle Hadja Idrissa Bah devant une poignée de journalistes. Nous sommes à Conakry le 8 mars 2017, et, avec ses camarades, elle vient d'être aspergée de gaz lacrymogène par la police. La vidéo fait le tour du Web, reprise par des médias internationaux impressionnés par l'éloquence et la témérité, rares, de la jeune femme de 18 ans. Mais, dans la capitale, tout le monde connaît déjà la verve de Hadja. « On m'appelle la fille à foulard briseuse de mariages », lance-t-elle, avec une pointe de fierté. Cela veut dire que les actions de son Club des jeunes filles leaders de Guinée fonctionnent. « Tous les jours, je reçois des appels de femmes violentées par leur mari. Ça m'encourage à continuer la lutte, car, en me parlant, elles démontrent que quelque chose est en train de changer en Guinée. Aujourd'hui, les femmes osent dénoncer. »

Mariages forcés, grossesses précoces, viols conjugaux, mutilations génitales, violences de genre, ces thématiques lourdes, Hadja les éponge depuis ses 13 ans, âge de sa naissance militante, lorsqu'elle a été élue au Parlement des enfants guinéens représentante de Ratomba, la commune populaire de Conakry qui l'a vue grandir. C'est sa fine connaissance de ces sujets qui a décidé de sa sélection pour le projet éditorial du « Monde Afrique » avec le Fonds français Muskoka, dont l'ambition est de faire parler huit jeunes Ouest-Africains sur ces enjeux. « On dit que c'est le milieu qui fait l'homme, eh bien dans mon quartier, tout le monde fait n'importe quoi ! », lance-t-elle. A quelques pas de la maison familiale, l'axe routier « Carrefour transit » est un haut lieu de prostitution. Le quartier dégorge sur le bitume ses

restaurants bon marché et ses « espaces de blague », comme on appelle ici les bars remplis de jeunes riards fumant et draguant.

« Il y a de nombreuses grossesses non désirées chez les jeunes, explique-t-elle. Toutes ces filles prennent soin de leur enfant et ne vont plus à l'école où les parents les rejettent. » Cette exclusion a été l'un des déclencheurs de son engagement. Le premier, plus intime, remonte à ses 10 ans. Des vacances « convoquées » par sa famille pour mieux masquer une tromperie. « Je me suis retrouvée face à une vieille femme qui m'a excisée. » Une tradition dont sont encore victimes 92 % des Guinéennes. Le deuxième pays le plus concerné dans le monde après la Somalie.

« Tu as perdu ta fille ! »

« Je suis issue d'une famille où les jeunes filles n'ont pas le droit à la parole, avance-t-elle. Ma mère est une femme très soumise qui fait des ménages. Elle est la raison pour laquelle je mène cette lutte. » A son père, boutiquier, elle voue de l'admiration. « Ma chance, c'est qu'il a compris l'importance de l'éducation et m'a mise dans une école française. » Bosseuse, Hadja enquille les bonnes notes. Son père est fier de sa réussite. « Il m'encourage à oser, à défendre mes idées. » Un jour de 2009, il la présente à l'un de ses amis, Ibrahima Diallo, directeur de l'ONG Protégeons les droits humains. Celui-ci la forme aux thématiques sociales et lui apprend à parler en public. Un second père pour Hadja.

En 2014, à 15 ans, elle devient présidente du Parlement des enfants. Puis, avec plusieurs filles volontaires, elles décident de créer une organisation consacrée à la lutte pour les droits des femmes et des enfants. Le 28 février 2016 naît le Club. La tâche est vaste. Selon une enquête de 2017 réalisée par le gouvernement, 63 % des Guinéennes sont victimes de violences conjugales, 29 % de violences sexuelles, 22,8 % des filles sont mariées avant leurs 15 ans, et 55 % avant 18 ans.

**« MON PÈRE
A COMPRIS
L'IMPORTANCE
DE L'ÉDUCATION.
IL M'ENCOURAGE
À OSER, À DÉFENDRE
MES IDÉES »**

Avec l'appui de structures internationales, le Club a mis en place des sensibilisations communautaires et des cellules d'écoute. « Depuis juillet, on a empêché 14 mariages précoces », se félicite Hadja. Le Club passe à la télé, remporte des prix, dont le dernier lui a été remis au Canada, le 17 novembre. Une célébrité devenue fardeau. « On dit à mon père : "Tu as perdu ta fille, elle mène une lutte contre la tradition et la religion !" Il a peur mais me soutient. » Hadja est l'aînée de neuf enfants et la première de la famille à faire des études supérieures. En science politique, depuis la rentrée d'octobre. Mais elle aimerait faire du droit, car le temps politique est déjà le sien hors des cours. Avec ses engagements, les profs ne la voient qu'une semaine par mois.

Hadja garde la tête froide. « Pour l'instant, nous avons des plaidoyers à mener sur le terrain et le ministère de la justice à interpeller. » Les âmes critiques ? Elle les invite à la rejoindre. « Notre lutte doit devenir celle de tous : parents, chef de quartier, juge, imam... Nous ne luttons pas pour l'argent ou la célébrité, mais parce que ces violences, nous les avons vécues. Les femmes méritent d'avoir un corps pur et complet, de ne pas être privées de leurs droits. » Le pouvoir ? Avec ses jeunes lionnes, elle l'arracherait bien à la vieille garde, jusqu'à devenir « ministre, présidente même... Une fille peut bien aussi rêver ! ». ■

M. MD

Ces pages ont été réalisées dans le cadre d'un partenariat avec le Fonds français Muskoka.